

LES PARTICULARITÉS LINGUISTIQUES DU FRANÇAIS DE BELGIQUE: TRADUCTION OU ADAPTATION? LE CAS D’“ASTÉRIX CHEZ LES BELGES”

María Jesús PACHECO CABALLERO

Universidad de Extremadura

Le plaisir du lecteur lors de la lecture de la série d’*Astérix* provient du comique de la bande dessinée. L’effet comique de l’ouvrage découle de plusieurs sources. D’une part, des dessins d’Uderzo, qui constituent sûrement la partie qui plaît le plus à la jeunesse, grande consommatrice des B.D.; d’autre part, du comique de l’histoire elle-même. Mais le lecteur adulte ou avisé peut aussi profiter du comique provenant du langage. Dans ce chapitre de la série, *Astérix chez les Belges*, le comique du langage est produit surtout par la volonté de l’auteur d’imiter la manière de parler la langue française des francophones de Belgique, et par les allusions aux problèmes culturels de ce petit pays voisin de la France. Un lecteur français se plaira donc à trouver dans le texte de Goscinny tous les traits caractéristiques du français de Belgique, non seulement la cheville “une fois”, rapidement identifiée par tous les Français avec la Belgique, mais aussi d’autres caractéristiques dans le plan lexical, morphologique ou syntactique. Évidemment, les traits phonétiques, qui trahissent presque instantanément un Belge devant un Français, sont plus difficiles à rendre dans un texte écrit. L’auteur du texte ne s’est donc pas servi des particularités phonétiques pour caractériser les Belges dans *Astérix chez les Belges*.

Mais, est-ce qu’un lecteur qui accéderait au texte à travers une traduction pourrait saisir la différence qui existe entre le français de France et le français de Belgique? Nous avons examiné la traduction espagnole pour connaître quel a été le choix du traducteur quand on se trouve face à des phénomènes linguistiques propres à la Belgique. Avant d’analyser la traduction espagnole, nous ferons un parcours à travers cet épisode pour savoir quels sont les procédés dont l’auteur s’est servi pour caricaturer le français de Belgique.

1. LES PARTICULARITÉS DU FRANÇAIS DE BELGIQUE DANS *ASTÉRIX CHEZ LES BELGES*

1.1. Caractérisation lexicale.

On remarque que dans *Astérix chez les belges* il y a beaucoup des mots qui n’existent pas en français standard ou qui ont normalement un autre sens:

– *Baise* (p. 21)¹: Substantif qui remplace *bisou* ou *bise* du français standard, dans le sens de petit baiser affectueux.

¹ Toutes les citations se reportent à *Astérix chez les Belges*, Neuilly-sur-Seine, Dargaud Éditeur, 1979. Dorénavant, toutes les références à cette édition seront indiquées simplement avec le numéro de page entre parenthèses.

– *Bazar* (p. 20): L’usage de ce substantif, qui en langage familier peut se référer à un lieu en désordre, est considéré en Belgique, employé dans ce même sens, comme typique du français de Belgique.

– *Blinquer* (p. 20): Verbe utilisé au lieu de *briller*, *astiquer*, *reuire*.

– *Carabistouille(s)* (p. 17): Substantif féminin employé normalement au pluriel, dans le sens de bêtise ou de mensonge.

– *Castar* (p. 16): Substantif masculin et adjectif qui désigne un homme costaud, fort, vigoureux, ou bien quelqu’un qui a de la verve, qui maîtrise la conversation.

– *Celtillon* (p. 14): Ce mot, qui n’existe pas en français standard, doit être formé sur le même schéma de *fransquillon*, mot wallon qui d’après *Le Petit Robert* a un sens péjoratif se référant en Belgique francophone à une personne qui parle le français avec affectation, en prenant l’accent de Paris, ou bien, se référant, en Belgique de la Communauté Flamande, à une personne francophone. C’est le mot avec lequel les Belges s’adressent aux celtes de notre B.D.

– *Fieu* (p. 14): Substantif masculin qui s’emploie toujours comme vocatif, et qui équivaut au wallon *fî* ou *m’ fî*, dans le sens de “mon vieux” ou “mon ami”. D’après Baetens-Beardsmore, on l’entend normalement employé comme marque d’amitié protectrice envers un étranger, un ami plus jeune ou quelqu’un considéré comme inférieur (cf. Baetens-Beardsmore, 1971: 411). C’est exactement le cas dans *Astérix chez les Belges* ou un Belge s’adresse de cette manière à un personnage romain.

– *Déjeuner* (p. 19): Verbe et substantif employés avec un signifié différent du français standard puisque, au lieu de désigner le repas de midi ou l’action de prendre le repas du milieu de la journée, se réfèrent au repas du matin.

– *Dîner* (p. 19): Verbe et substantif employés, comme dans le cas antérieur, avec un sens différent du français standard puisque, au lieu de dénommer le repas du soir ou l’action de manger le soir, se réfère en Belgique au repas de midi.

– *Drache* (p. 43): Substantif féminin qui a été adopté aussi au Zaïre pour désigner une pluie d’orage, une averse violente, normalement en été. Il existe aussi l’expression “drache nationale”, puisqu’il est facile qu’il pleuve le jour de la Fête Nationale de Belgique, le 21 juillet. À partir de ce mot, on a créé également le verbe *dracher*.

– *Friture* (p. 25): Substantif masculin pour nommer un établissement où l’on vend des frites. En France, on appelle ce genre d’endroits *friteries*.

– *Loque* (p. 20): Substantif féminin pour désigner une serpillière.

– *Reloqueter* (p. 20): Verbe qui signifie l’action de nettoyer. Normalement ce mot est employé associé au substantif (*loque à reloqueter*).

– *Septante* (p. 32): Adjectif numéral employé en Belgique et en Suisse au lieu de *soixante-dix*.

– *Souper* (p. 22): Verbe et substantif peu employé en français de France, utilisé couramment en Belgique pour désigner le repas du soir ou l’action de manger le repas du soir.

De même, on peut lire des expressions composées de plusieurs termes, comme *tirer son plan* c’est-à-dire, “se débrouiller” en français standard. Cette expression, selon

Georges Lebouc, serait d'origine flamande, comme il arrive fréquemment dans le français de Belgique (Cf. Lebouc, 1998: 124):

“Donne une baise, et tire ton plan.” (p. 21).

L'une des particularités sémantiques du français parlé en Belgique est la confusion, encore une fois à cause de l'influence flamande, entre le verbe *savoir* et *pouvoir*. On entend trop souvent le verbe *savoir* là où l'on devrait trouver *pouvoir*. La différence entre “avoir une science ou une connaissance” et “avoir la possibilité ou la capacité” n'est pas évidente pour les francophones de Belgique. La raison de cette confusion pourrait se trouver dans le français même, puisque cette distinction n'était pas tout à fait claire en français avant le XVIIe siècle. En outre, cet usage est attesté par Littré et par Grevisse dans le français actuel quand le verbe “savoir” est employé au conditionnel, suivi d'un infinitif. Une autre raison de cette confusion, d'après Hanse, Doppagne et Bourgeois-Gielen, serait que le néerlandais ne dispose que d'une seule expression pour signifier “savoir” et “pouvoir” (Cf. Hanse, Doppagne, Bourgeois-Gielen, 1971: 135-137). Voyons quelques exemples tirés de notre bande dessinée:

“Après des semaines et des semaines d'esclavage, on a décidé qu'on ne savait plus supporter.” (p. 14)

“Eh bien, si tu sais faire mieux, vous autres, ça je veux voir.” (p. 16)

Pour accentuer l'effet comique, Goscinny se sert de cette particularité linguistique belge même dans des expressions figées du langage. Au cri des Romains “sauve qui peut!”, les Belges répondent: “Nous avons vaincu ! C'est le sauve qui sait général.” (p. 45)

Une autre singularité du français de Belgique que l'on observe dans *Astérix chez les Belges* est le recours à des expressions pléonastiques ou redondantes:

“Ces romains sont fous dans leur tête. En attendant, pour le concours je vais causer dans le centurion son oreille.” (p. 25)

Les personnages d'*Astérix chez les Belges* ont également recours à des chevilles, ou des formules de remplissage, qui n'ajoutent rien au sens général de la phrase, mais qui servent à caricaturer le parler belge. D'après Baetens Beardsmore, ces tournures sont des traductions d'expressions flamandes, qui n'ont pas d'équivalent dans le français normatif.

La plus connue, celle qui est toujours évoquée pour imiter et caricaturer le français de Belgique est *une fois*. Cette formule, employée avec un verbe au futur, signifie “un jour”, au lieu de “jadis” ou “autrefois” du français standard. Parfois, cette tournure, comme les autres chevilles du français de Belgique, est utilisée de manière explétive dans le but de renforcer la phrase. Voyons les cas qui apparaissent dans notre B.D.:

“Dites voir une fois qui vous êtes à rigoler comme ça” (p. 14)

“Ça était pour une fois les asticoter” (p. 16)

“Allons une fois nous mettre un peu à l’abri.” (p. 43)

“Dites une fois qui c’est les plus braves” (p. 46)

La formule *un peu* qui apparaît dans le troisième exemple est aussi l’une des chevilles qui caractérisent le français de Belgique, employées de manière explétive, de la même manière que d’autres qu’on ne trouve pas dans notre texte, comme *tout de même*, sa variante *tout le même*, *quand même*, *comme ça*, ou *seulement*.

1.2. Caractérisation morphologique

Dans *Astérix chez les Belges* on trouve aussi des particularités morphologiques qui sont propres du Français de Belgique:

– Emploi des suffixes diminutifs provenant du flamand. La langue populaire, surtout à Bruxelles, tend à utiliser des diminutifs à tout propos, même quand cela ne convient pas. Cette caractéristique a été caricaturée dans l’usage des noms propres, des substantifs et des adjectifs au diminutif: *Nicotineke* (p. 21), *Obélixeke* (p. 21), *Astérixeke* (p. 23) *imbécileke* (p. 23) *chérieke* (p. 28), *Césareke* (p. 31), *manneken* (p. 34).

– Emploi systématique du pronom *ça* au lieu de *il* et de *ce*. Parfois le syntagme du français *ça c’est* est remplacé par *ça*. D’après Baetens-Beardsmore, l’emploi du pronom démonstratif *ça* suivi directement du verbe *être* est l’une des caractéristiques les plus typiques de français bruxellois populaire (Cf. Baetens-Beardsmore, 1971: 154):

“ça est pas dangereux” (p. 14)

“ça est là” (p. 15)

“ça était pour une fois les asticoter” (p. 16)

“ça n’était que du bois et de la toile” (p. 19)

“ça est un morceau du chef” (p. 21)

“ça est de notre faute” (p. 31)

“ça est une bonne idée!” (p. 31)

“ça est le moment d’aller lui demander d’arbitrer notre concours” (p. 32)

“qu’est-ce que ça est?” (p. 46)

– Renforcement des pronoms personnels *nous* et *vous* par l’addition de *autres*. Il s’agit d’un phénomène que l’on peut d’ailleurs retrouver dans d’autres parlers populaires en France et au Canada francophone. Les formules résultantes sont proches de l’espagnol *nosotros* et *vosotros*²:

“si tu sais faire mieux, vous autres” (p. 16)

“ça est de notre faute à nous si Césareke a des choses plus importantes à faire que de s’occuper de toi, vous autres” (p. 31)

“Qu’est-ce que tu fais ici, vous autres?” (p. 43)

² L’intensification des pronoms personnels peut aussi se faire à l’aide de l’addition de la forme tonique du pronom.

1.3. Caractérisation syntactique.

Quant à la syntaxe, on observe dans *Astérix chez les Belges* des altérations des structures correctes du français standard qui se retrouvent souvent dans le français de Belgique:

– Placement de l’objet direct au début de la phrase, surtout quand il s’agit du pronom démonstratif *ça*, souvent employé en français de Belgique, comme on a déjà vu. On trouve plusieurs exemples de cet usage dans notre B.D.:

“ça te faut nous dire” (p. 13)

“ça tu peux dire” (p. 16)

“ça je veux voir” (p. 16)

– Emploi de la préposition *avec* en omettant le complément en fin de phrase. En français familier standard cet usage est admis quand le complément omis est un objet, mais si le complément sous-entendu représente un individu, cet emploi constitue un belgicisme (Cf. Lebouc, 1998) Dans *Astérix chez les Belges*, on en trouve plusieurs exemples:

“Vous voulez venir avec?” (p. 14)

“Alors, vous venez avec!” (p. 20)

– Emploi des prépositions dans des structures étranges au français normatif. Voyons cet exemple:

“Dites voir une fois qui vous êtes à rigoler comme ça” (p. 14)

L’utilisation de *à* au lieu de la préposition *pour* dans cette phrase est un phénomène que Baetens-Bearsdmore explique par une origine flamande. Il attribue la même cause à l’hésitation dans l’emploi d’autres prépositions (*pour*, *sur*) dont on peut voir d’autres exemples tirés d’*Astérix chez les Belges* :

“Tu veux mon poing sur la figure?” (p. 21)

“Nous n’avons que des oppidums pour uniques montagnes.” (p. 20)

Quant à l’emploi de la préposition *pour* dans le dernier exemple, il faut se référer à une structure très répandue dans toute la Belgique, et dont nous trouvons plusieurs exemples dans *Astérix chez les Belges*. Il s’agit de la construction interrogative directe ou indirecte “Qu’est-ce que c’est que ça pour...?”. C’est une formule ancienne, puisqu’elle est déjà attestée par De Pratel (1715) et par Poyart (1806) et dont le sens est “quel genre de ... est-ce”.

“Qu’est-ce que ça est pour une friture?” (p. 25)

“Qu’est-ce que ça est pour du ravitaillement?” (p. 40)

“Qu’est-ce que ça est pour des boules?” (p. 40)

“Qu’est-ce que ça est pour un bazar?” (p. 46)

En plus, dans ces exemples, pour accentuer l’effet comique de la caractérisation du parler belge on utilise les mots *friture* et *bazar*, et la combinaison du pronom *ça* avec le verbe *être*.

– Confusion entre le vouvoiement et le tutoiement. En Belgique, le tutoiement est plus spontané qu’en France et c’est facile d’entendre le *tu* dans des situations où l’on attendrait plutôt le *vous* de politesse. Mais ce qui est tout à fait caractéristique du langage populaire en Belgique c’est l’usage simultané du *tu* et du *vous* dans un même contexte, ou encore pire, dans une même phrase. Normalement, l’usage du tutoiement dans des énoncés où correspondrait le vouvoiement se glisse dans des phrases où l’on emploie des verbes très courants à manière de chevilles. Voyons quelques exemples dans *Astérix chez les Belges*:

“Si on vous dérange, ça te faut nous dire, hein?” (p. 13)

“Par ici vous risquez d’en rencontrer, tu sais” (p. 14)

“Restez derrière avec tes hommes” (p. 14)

“Vous et tes castars tu peux faire mieux peut-être?” (p. 16)

“Allez toi, ne vous énervez pas” (p. 19)

Les *tu sais* et *allez toi* sont des chevilles entendues souvent dans le français de Belgique. Puisqu’elles sont normalement employées dans un contexte de tutoiement, c’est facile de les glisser dans une phrase où l’on utilise le vouvoiement.

– Emploi des verbes transitifs comme s’il s’agissait des verbes intransitifs. Le cas que l’on remarque dans *Astérix chez les Belges* est celui du verbe *accompagner*. On y peut lire: “Tu accompagnes?” (p. 16) Mais en français normatif, l’absence d’objet direct est seulement permise quand il est question d’accompagnement musical.³

2. LA TRADUCTION EN ESPAGNOL D’ASTÉRIX CHEZ LES BELGES

Voyons maintenant quels sont les moyens dont s’est servi le traducteur de l’édition espagnole de ce chapitre de la série de bandes dessinées d’*Astérix*, traduite presque en autant de langues que *La Bible*.

On peut constater que le traducteur n’a pas toujours suivi les mêmes critères de traduction, ou autrement dit, le traducteur n’a pas été également fidèle tout au long du texte. En raison du degré de fidélité au texte de base et de la complexité des choix du traducteur, nous pouvons établir plusieurs procédés employés dans la version espagnole.

³ “Il accompagne au piano”.

2.1. La suppression

La suppression de quelques mots du texte original se produit heureusement dans de rares occasions. Cependant, dans certains cas, le traducteur a préféré supprimer le mot belge qui aurait attiré l'attention d'un lecteur francophone, et ne pas en laisser trace dans le texte espagnol. Par exemple, là où dans le texte français apparaît le mot *fieu*, comparable en français standard avec *mon vieux*, ou avec *fiston*, il n'y a pas de mot espagnol équivalent:

Texte Français: "J'avais reconnu l'accent, fieu." (p. 14)

Texte Espagnol: "Ya he reconocido el acento." ⁴

La même chose arrive avec la cheville belge *une fois* qui fait tellement rire aux Français:

TF: "Allons une fois nous mettre un peu à l'abri." (p. 43)

TE: "¡Vamos a refugiarnos un poco!"

Le traducteur supprime aussi le pronom personnel avec le renforcement, dans cet exemple où l'on peut voir un cas d'hésitation entre le *vous* et le *tu* qui n'apparaît pas non plus dans la version espagnole:

TF: "Qu'est-ce que tu fais ici, vous autres?" (p. 43)

TE: "¿Se puede saber qué hacéis aquí?"

2.2. L'emprunt

Il n'y a qu'un cas où le traducteur a opté pour le moyen de l'emprunt, procédé par lequel on prend tel quel un mot de la langue d'origine pour l'introduire dans la langue d'arrivée. Il s'agit du mot *manneken*, terme d'origine flamande qui constitue déjà un emprunt en français de Belgique, et que le traducteur a laissé tel quel dans la version espagnole. Dans ce cas, cette option est tout à fait justifiée, puisque le mot *manneken* fait allusion à l'un des symboles de la culture belge les plus connus à l'étranger et qui aurait peut-être passé inaperçu pour le public espagnol si le traducteur avait préféré *niñito*:

TE: "A veces me pregunto si nuestro manneken no bebe cerveza a escondidas" (p. 34)

2.3. Le calque

Ce procédé par lequel on adapte dans la langue cible avec de légères modifications les mots de la langue de départ, parfois sans tenir compte qu'il existe un terme équiva-

⁴ La pagination de la version espagnole coïncide avec celle de l'édition française.

lent dans la langue d'arrivée parfaitement convenable, est le seul moyen adopté par le traducteur qui permet au lecteur d'entrevoir une particularité du français de Belgique. En effet, le traducteur a gardé le suffixe *-ke* du diminutif flamand sans le traduire, ajouté aux mots espagnols ou aux versions espagnoles des noms propres. Ainsi, on trouve dans *Astérix en Bélgica* des noms propres au diminutif comme "Nicoteneke", "Obelixeke" (p. 21), "Asterixeke", (p. 23) et "Cesareke" (p. 31), et des adjectifs comme "imbecileke" (p. 23) et "querideke" (p. 28).

2.4. La traduction littérale

Parfois le traducteur a opté pour traduire littéralement en espagnol certaines expressions typiques du français de Belgique:

TF: "Après des semaines et des semaines d'esclavage, on a décidé qu'on ne savait plus supporter." (p. 14)

TE: "Después de semanas y semanas de esclavitud, hemos decidido que ya no sabíamos soportarla más."

Dans cet exemple, le verbe *savoir* a été traduit littéralement par *saber* au lieu de *poder* qui est le véritable sens du mot dans le texte.⁵

Dans l'exemple suivant, le traducteur a essayé de traduire littéralement l'expression *une fois*, dont la seule fonction dans ce texte est de caricaturer le parler belge, et il est obligé d'ajouter l'adverbe espagnol *más* pour donner un sens plus cohérent à la phrase, quand en réalité, il n'aurait pas fallu le traduire:

TF: "Ça était pour une fois les asticoter." (p. 16)

TE: "Esto era hostigarlos una vez más."

2.4. La transposition

Nous appelons *transposition* le moyen par lequel on *transpose* ou l'on exprime un énoncé dans une autre langue en restant le plus près possible du texte d'origine, tout en s'adaptant à la manière de dire de la langue d'arrivée. Cela, qui pourrait paraître évident et qui représente le but de toute traduction, constitue en réalité sa véritable difficulté.

Voilà ce que le traducteur a essayé de faire la plupart du temps: c'est pour cela que la majorité des expressions du français de Belgique que l'on n'entendrait pas en français standard ont été traduites comme s'il s'agissait d'un parfait français normatif.

Ainsi, les particularités lexicales ont presque toutes disparues et les *castars* sont devenus *buenos mozos*; les *carabistouilles* sont des *memece*s ou des *bromas*; le *déjeu-*

⁵ On verra plus tard, après d'autres exemples avec un autre critère de traduction si cette décision était la plus adéquate ou non.

ner et le *dîner* sont la *comida* et la *cena* sans que le lecteur puisse deviner qu'il y a une différence d'usage des termes concernant les repas entre la France et la Belgique; et *septante* est tout simplement *setenta*.

Les mots *celtillon* et *drache* ont subi une traduction plus heureuse en dépit de la perte de leur sens originaire. Devant l'impossibilité de traduire le mépris implicite dans *celtillon* provenant d'une question linguistique, le traducteur a décidé d'inclure la notion de mépris en ajoutant la nuance de la faible force physique⁶ (*celtitas de nada*). Quant au mot *drache*, l'idée de pluie torrentielle disparaît dans le mot espagnol *llovizna*, mais en revanche, une légère ironie vient s'ajouter au texte puisque l'averse en question est composée de lourdes roches de catapultes...:

TF: "On va attendre que cesse de tomber cette drache." (p. 43)

TE: "Esperaremos a que cese esa llovizna."

Les constructions pléonastiques n'ont pas été traduites. Le traducteur a préféré supprimer la redondance:

TF: "Ces romains sont fous dans leur tête (...) Je vais causer dans le centurion son oreille." (p. 25)

TE: "Están locos estos romanos (...) Voy a decirle algo al centurión."

En ce qui concerne la confusion entre les verbes *savoir* et *pouvoir*, le choix du traducteur n'a pas été cohérent. Comme on a déjà vu, dans un cas il a décidé de traduire le verbe *savoir* littéralement, en changeant donc le sens du mot. S'il avait toujours suivi ce critère de traduction, le lecteur aurait peut-être saisi que cette confusion est une manière particulière de parler des Belges. Par contre, le traducteur a choisi de traduire dans la plupart des cas comme s'il s'agissait du verbe *pouvoir*, en respectant ainsi le sens réel du mot dans le texte, ce qui constitue un choix incohérent:

TF: "Eh bien si tu sais faire mieux, vous autres." (p. 16)

TE: "Conque podéis hacerlo mejor"

TF: "Tu ne sais pas savoir pourquoi il est venu." (p. 32)

TE: "No puedes saber a qué ha venido."

Dans le premier exemple on observe aussi que l'hésitation entre le tutoiement et le vouvoiement a disparu dans la version espagnole. En effet, c'est celle-là la décision du traducteur concernant cette hésitation morphologique, de même que le renforcement des pronoms personnels.

TF: "Par ici vous risquez d'en rencontrer, tu sais..." (p. 14)

TE: "Si te descuidas encontrarás muchos por aquí, ¿sabes?"

⁶ En fait, c'est cela le thème de cet épisode de la série d'Astérix, puisqu'il s'agit d'une bagarre entre Celtes et Belges pour savoir qui est le peuple le plus fort et le plus brave.

TF: “Ça est de notre faute à nous si Césareke a des choses plus importantes à faire que de s’occuper de toi, vous autres.” (p. 31)

TE: “¿Es acaso culpa nuestra si Cesareke tiene cosas más importantes que hacer que ocuparse de vosotros?”

La construction *ça* + verbe *être* a été également traduite dans tous les cas comme si l’expression avait été correctement écrite dans le texte d’origine, ce qui fait, encore une fois, que le lecteur hispanophone ne remarquera pas de différence entre la manière de parler des Celtes et celle des Belges.

La plupart des particularités syntactiques n’ont pas été retenues non plus. Ainsi, nous ne trouverons plus d’objet direct placé à la tête de la phrase, ni les verbes transitifs transformés en intransitifs, ni les phrases avec manque d’un complément, ni l’hésitation dans l’emploi des prépositions:

TF: “Tu accompagnes?” (p. 16)

TE: “¿Nos acompañas?”

TF: “Vous voulez venir avec?” (p. 14)

TE: “¿Queréis venir con nosotros?”

TF: “Nous n’avons que des oppidums pour uniques montagnes” (p. 20)

TE: “Sólo tenemos oppidums, o sea plazas fuertes, como únicas montañas.”

En plus, dans le dernier exemple, le traducteur a présupposé que le lecteur hispanophone n’a pas étudié le latin et qu’il est, par conséquent, nécessaire de faire un éclaircissement.⁷

2.5. L’équivalence

Avec ce terme nous nous référons à un procédé de traduction par lequel, en s’éloignant de la structure de la langue d’origine, on arrive à un énoncé qui apparaîtrait dans la langue cible, dans la même circonstance que celle qui est exprimée par la langue d’origine. C’est ainsi que notre traducteur a résolu certaines des difficultés posées par quelques particularités du parler belge:

TF: “Allez toi, ne vous énervez pas.” (p. 19)

TE: “Hala, venga, no os pongáis nerviosos.”

TF: “Qu’est-ce que ça est pour un bazar?” (p. 46)

TE: “¿Qué diablos es esto?”

Dans le premier exemple, la cohabitation du *vous* et du *tu* est évitée par une exclamation que l’on trouverait facilement en espagnol dans un contexte comme celui-là. Dans le deuxième exemple, où il y a en même temps trois caractéristiques du français

⁷ Cet éclaircissement rend plus difficile pour un lecteur hispanophone l’allusion à la célèbre chanson du chanteur belge Jacques Brel, *Le plat pays*.

de Belgique (la structure avec la préposition *pour*, le pronom *ça* suivi du verbe *être*, et le recours au mot *bazar*), le traducteur a tout remplacé par une expression équivalente en espagnol.

2.6. L'adaptation

L'adaptation, procédé par lequel on modifie le texte de départ pour s'ajuster aux goûts et aux besoins d'un public déterminé ou pour obvier des allusions culturelles qui passeraient inaperçues aux lecteurs du texte d'arrivée, constitue le degré de traduction le plus éloigné de l'original. C'est le moyen le plus risqué pour le traducteur, puisque c'est à lui de décider quels sont les traits culturels de la langue d'origine que l'on peut conserver dans la langue d'arrivée et quels sont les traits manquants que l'on doit remplacer.

Dans *Astérix chez les Belges*, le comique provient souvent des allusions culturelles. Le traducteur devait choisir entre rester près du texte de départ, car si les lecteurs ne saisissent pas les allusions, cela ne les empêcherait pas de comprendre le sens général du texte, et remplacer les traits culturels manquants par un équivalent de la culture d'arrivée. On peut constater que le traducteur n'a pas toujours suivi le même critère. Voyons quelques exemples:

TF: "Bellovaques, suessions, éburons, atuatuques, nerviens, ceutrons, grudii, levagues, pleumoxii, geldumnes, menapiens, sont nos prénoms, belge est notre nom de famille." (p. 14)

TE: "Belovacos, suesiones, eburones, atuatucos, nervianos, ceutrones, grudii, levacos, pleumoxii, geldumnos, menapios son nuestros nombres. Belga es nuestro apellido."

Le traducteur a opté ici pour une traduction littérale sans se soucier de l'existence de possibles allusions et de leur compréhension de la part du lecteur. Il est fort possible qu'un lecteur hispanophone ne se rende pas compte que derrière ce texte se cache l'adagio "Flamands et Wallons sont nos prénoms, Belge est notre nom de famille." Mais ce n'est pas grave: le lecteur aura compris au moins qu'en Belgique cohabitent plusieurs peuples.

Dans le cas suivant, le traducteur a préféré adapter le texte:

TF: "Faites blinquer les cuivres! Passer les loques à reloqueter!" (p. 20)

TE: "¡Sacad todos los adornos! ¡Limpiad! ¡Fijad! ¡Dad esplendor!"

Au lieu de faire une transposition qui aurait donné quelque chose comme "¡sacad brillo a la plata! ¡Limpiad el polvo!", le traducteur a remplacé cette série des mots très caractéristiques du français de Belgique appartenant au champ sémantique du nettoyage par des verbes qui n'ont pas du tout le même sens, mais qui appartiennent du moins au même champ sémantique. L'effet comique provient du fait qu'il s'agit de la devise de la Real Academia Española.

Plus tard, dans le contexte d'un repas ou la langue de sanglier fait partie du menu, nous trouvons un autre exemple d'adaptation:

- TF: “- Ne vous disputez pas! Il y a de la langue de sanglier pour tout le monde!
 – Il y a toujours un problème de langue entre ces deux castars là!” (p. 21)
 TE: “- ¡No os peleéis! ¡Hay lengua de jabalí para todo el mundo!
 – ¡La lengua ha aplacado a esos dos lenguaraces!”

Dans le texte français, il y a une allusion claire au problème linguistique de la Belgique entre francophones et néerlandophones qui ne passe pas dans la version espagnole. Si au lieu de créer un jeu de mots avec *lengua* et *lenguaraz*, le traducteur s'était limité à faire une traduction littérale ou une transposition, le lecteur avisé, même hispanophone, aurait eu une chance de saisir l'allusion au problème linguistique.

Le traducteur a donc succombé à ce que Jean-Louis Cordonnier appelle “l'inquiétante étrangeté” dans le domaine de la traduction: l'impossibilité de traduire l'Autre et l'essai de tout adapter à ce qui est connu (Cf. Cordonnier, 1995). Dans le cas d'*Astérix chez les Belges*, la plupart des particularités linguistiques du français de Belgique et des allusions culturelles, en grande partie responsables du comique de cet épisode, ont disparu. Mais le choix du traducteur était difficile. Devait-il rester trop près du texte d'origine de manière à faciliter l'approche d'un lecteur cultivé, avec le risque de se servir d'un espagnol plein d'emprunts et des calques? Ou bien valait-il mieux tout traduire et même adapter de façon à re-crée une histoire amusante de guerriers celtes et belges, en dépit de la perte de la spécificité belge? La tâche “redoutable” du traducteur, selon l'expression de Delisle, devrait être de faire passer dans le texte d'arrivée le plus grand nombre d'allusions possibles, même si celles-ci ne sont que vernis superficiel (Cf. Delisle, 1980: p. 223). Si le but de la traduction était de s'ajuster à la culture et aux caractéristiques de chaque public, on pourrait arriver à penser qu'à une oeuvre étrangère correspond autant de traductions que d'individus possibles lecteurs, et cela mettrait en cause l'oeuvre elle-même. Il évident qu'on ne va pas trouver la formule magique pour faire une bonne traduction: on ne trouvera même pas où est le juste milieu pour bien traduire en espagnol *Astérix chez les Belges*. Mais au moins on essayera d'appliquer la définition de traduction de Jacques Olivier Grandjouan (1971) qui nous plaît bien: “Dire bien (par écrit) dans une langue qu'on sait très bien, ce qu'on a très bien compris dans une langue qu'on sait bien.”

BIBLIOGRAPHIE

- BAETENS BEARDSMORE, H. (1971): *Le français régional de Bruxelles*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles.
 CORDONNIER, J. L. (1995): *Traduction et culture*, Paris, Didier/Hatier
 GOSCINNY y UDERZO (1979): *Astérix chez les Belges*, Neuilly-sur-Seine, Dargaud Éditeur.
 – (1981): *Asterix en Bélgica*, Barcelona, Grijalbo/Dargaud. Traduction et adaptation de Víctor Mora.

- DELISLE, J. (1980): *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- GRANDJOUAN, J. O. (1971): *Les linguicides*, Paris, Didier.
- LEBOUC, G. (1998): *Le belge dans tout ses états*, Paris, Bonneton.
- HANSE, J.; DOPPAGNE, A., y BOURGEOIS-GIELEN, H. (1971): *Chasse aux belgicisms*, Bruxelles, Fondation Charles Plisnier.
- (1974): *Nouvelle chasse aux belgicisms*, Bruxelles, Fondation Charles Plisnier.
- POYART, (1806): *Flandricismes, wallonismes et expressions impropres dans la langue française*, Bruxelles, [S. N.].
- PRATEL, A.F. (1717): *Grammatica burgundica*, Lovanii, typis G. Stryckwant.

